

« – Du sucre, du café, des œufs... du lait, des boudoirs, bâtonnets à l'ail et de la lessive main.
C'était bien ça ?

– Oui.

– Voici ton panier, c'est marqué. Rentre bien.

– Merci Sabine. »

Plusieurs centaines de mètres, à parcourir à travers le bois, me séparent de la maisonnette au bord du lac.

La brume sous le froid sec, l'oiseau migrateur en flottaison, trois marches, du bois de chauffage sur le côté et à l'intérieur ce vieux canapé à carreaux auréolé d'un renforcement, une table gigogne, une tasse à café, des miettes de biscuits... et cette forte odeur de tabac froid !

Soit, une fois ma petite laine endossée, le parfait cliché du milieu naturel de l'écrivain en son appareil.

Elle peut se faire tellement inspirante cette montagne noire.

Seule compatriote (ou presque) présente dans cette contrée : *Sabine* l'épicière. Une Corse je crois. Moi qui rêvais d'Écosse, ma fuite s'est finalement terminée en sa Nouvelle... Le Canada. où *GerardNess* le lieu-dit. Quant à l'oubli, importe peu l'herbe foulée puisqu'elle est verte. Et qu'elle permet de ne subir les conséquences de la cause qui put m'être chère. Comme si le chant partisan vous présentait sa note... salée. Oubli que d'oubliettes, l'écrit plutôt les cris. Et puis Merde ! « Viva Poesia ».

MERMAID

Muse immuable, lue de ta taille, je suis épris de ta sage hanche

Et sur tes lèvres pour garder ma respiration.

Abominable fût ton écaille, j'ai si écrit de la page blanche

Ou quand le livre poignardait mon inspiration...

...et je sèche... blanche ma page comme l'écume léchant l'encolure de la rive, la mine figée comme le grand Héron au loin. *Aquilon* s'évanouit laissant derrière lui un silence glacé sur la butte aux pins géants que seule la bruine enchante. Comme si le soleil en deuil permettait au poète décadent l'office de sa plus belle asthénie, le cœur pétrifié telle la surface de l'eau en ces aurores frigides. Nulle inspiratrice, autant sirène fut-elle, ne pourrait se faire rencontre et l'encontre du tableau exposé à mes yeux. Si j'étais un intellectuel je trouverais sans doute une citation sur la beauté de l'ombre, à l'identique du philosophe. La grisaille éclairée, le tapis de feuillage, la terre imbibée devenue noire, le ruisseau des fossés où un arc en ciel provoqué par le fioul surface les écrevisses américaines. Et au milieu de cette féerie grisonnante, ma modeste location dont la maisonnée n'est faite que de moi et mon chat. Il y a quelques promeneurs des fois sur le sentier surplombant ma demeure, en espérant qu'elle ne soit la dernière quand l'ours vient se perdre par les chemins. Aussi ce maudit 4x4 Nissan Patrol et ses allers-retours quotidiens qui viennent troubler le calme que je suis venu quérir. Il est à moi cet endroit, je le possède au crayon, il erre en moi cet embrun, je le procède au layon.

Excepté *Silver* un lointain voisin, j'essaye de me tenir à distance des autochtones, la paix recouverte sur les bords du lac. Isolé, satisfait de ces matins frileux la cendre refroidie au bout d'une bûche désolée.

Demain je retournerai à l'épicerie voir *Sabine* pour la questionner, idem pour *Silver* chez qui je ferai un bref arrêt courtois, si je ne veux pas que la paranoïa m'empare je dois savoir. En attendant j'essaye de retrouver le verbe, le tracé de graphite au bénéfice de ma sirène, ma muse supposée, mon tourment littéraire, mais en vain.

« – Bonjour Sabine.

– Bonjour. Tu nous amènes la pluie ? Qu'est-ce que tu cherches ?

– Un renseignement... à défaut du soleil tu sauras peut-être m'éclairer.

– Je t'écoute.

– Il y a un 4x4 qui pollue le bois, il empreinte le chemin en amont et c'est récurrent. Il a une tête de bison couronnée sur la portière. Saurais-tu de qui il s'agit ?

– C'est la GRC.

– La GRC ?

– Oui la Gendarmerie Royale du Canada. Et plus précisément tu as affaire au Major.

– Ah !

– Ils sont affiliés à la police fédérale internationale et le moindre expatrié éveille leur curiosité.

– Ah d'accord ! Ah bon ! Je te remercie. Donne-moi du pain et une viennoiserie je te prie. Et toi ça va sinon ?

– Il serait malvenu de se plaindre. Nous sommes au chaud pour l'hiver.

– Ok. Merci. Je te souhaite une belle journée. Au plaisir.

– Addiu

–Adio. »

Retour sous les cordes, le ciel menaçant. Mon copain le voisin ne me verra pas aujourd'hui et je m'installe sous l'appentis. Toujours à la recherche de la verve que je finis par trouver.

LEUCOSIE

Chantre migraine, hypnose veuvage aux étoiles de sel

Chante vilaine et dépose l'orage sur la toile de ciel

Au partir le marin finirait dans ton souffle

Ô martyr de catin, minerai de ton gouffre

Soit les proues, tisonnier, cet enfer déferlant

Toi l'écrou, prisonnier sept ans ferme aux Merlans

Créature d'un abysse provoqué par nous-mêmes

De nature prédatrice convoquée par l'amen

Le poisson des leurrés, le poison dévoré.....

Le crayon se délasse, le café refroidit et je reste immobile quand mon chat frôle le coma. La beauté de l'endroit me laissant aux corneilles, les stratus atterrés sur l'étang. On dirait des esprits. Les anglophones l'appellent *Spirit* ce lac cabale. Les indigènes eux le nommaient *Mentou* ou *Aniriq*. Il est l'esprit, l'âme profonde accompagnant sans doute les légendes et les histoires oniriques que devaient conter, le soir, les mages et les pères éreintés.

Il est guide de ma plume ce grand esprit et mon exil lui en est reconnaissant. J'aime me confondre à son mystère dans mes divagations. Mais la réalité d'un bruit de moteur me ramène à moi-même. Ce Major encore de passage ! Il semble qu'il cherche mon regard. La paix tant espérée n'aura été que bien brève. « Ostie » comme l'on dit ici. Je reprends mon chemin et décide de me rendre chez mon voisin *Silver* à presque un kilomètre de mon refuge. Arrivé à l'entrée de la résidence je constate que le maudit 4X4 en question est parké juste devant. Le pas ralenti et le geste fluide je pénètre, accueilli dans un mélange de Français approximatif accouplé à du patois Québécois :

«— Bon matin l'écrivain. Tire-toi une bûche on va placoter. Maudite marde Y mouille à boire debout ! T'en veux-tu une cane de broue ?»

Comme proposé je m'assoie sur une chaise pour discuter et accepte la bière qui m'est proposée. Il regarde un match de hockey sur glace à la télévision tout en me parlant :

« – Chu paqueté comme un œuf, j'ai dû en boire dix avant qu't'arrives. Allez accouche qu'on baptise.

– Rien de spécial. Je venais prendre des nouvelles. Comment va ?

– S'tu veux savoir, alors que j'étais rendu dans mon char, tabarnac, le shérif m'a fait souffler dans le balloune, il pensait qu'étais rond mais pantoute, rin à r'dire. Il m'a dit *Bon yeu* je suis bien attrapé. Alors je lui ai répondu que j'avais vu neiger avant lui et qu'il aille chasser le caribou ailleurs. Il a dû penser que j'étais un crosseur mais il l'a rêvé en couleurs.

– Et t'avais bu ?

– Plus que le *Mentou* ne pourrait contenir. »

Pendant que je ris bouche close sans respirer, *Silver*, tout en regardant le match de hockey et

cherchant ses lunettes me dit :

« – Regarde, toi... Moi j’y arrive pô... j’ai pas mes barniques. »

Le changement de fréquence et du ton de sa voix me laisse penser qu’il parle à quelqu’un d’autre en même temps. Pourtant il continue à me parler du match.

« – C’est pas un joueur ça ! Il est capoté mais c’est size en d’dans ! Doit être prêt des *Lignes* »

Il fixe l’écran tout en continuant suite à un but raté.

« – Watch out ! Il a les yeux dans graisse de binnes. Habrille-toi ! »

Le capitaine reprend l’avantage et il s’écrie :

« Ça c’est le Galarneau ou je m’y connais pas. »

Fourbu par l’animal, que je salue au revoir, je reprends la route vers ma cabane et mes élucubrations littéraires.

Pourquoi ferais-je l’effort de paix je suis les bords de berge

Fuir, les fortes peines mènent dans le grenier, corde beige

Cents poids, ai-je le corps épais puisse la mort m’allège

*Nuire de sort déveine saigner par cœur de seiche... et de mèche et de... lèche... de.... manège...
pimbêche...putain et que sais-je... ? ? ? ! ! !*

Je rature celui-ci, le mets en boule et le jette à la corbeille, persuadé qu'il m'est soufflé par un vent mauvais. Retour à ma sirène, dès que l'envie. Pour l'instant retour à ma banquette. Un plaid sur les jambes devant le feu je m'assoupis. Mais la perception d'une présence relevée par le hérissément de mon chat me tire de mon sommeil profond. Une ombre imposante à la fenêtre et des bruits de pas engourdis. M'approchant délicatement de la lucarne je vois l'ombre s'en aller et se fondre dans l'obscurité. La nuit se fait longue ensuite, de cafés au lait, de vigilance et de caresses à mon félin et mon fusil de chasse. Par ces sommets l'ours noir marivaude et pressent à séduire le veilleur du moindre garde-manger. La patte affectueuse parsemée de griffes innocentes pouvant façonner quelques scarifications tribales. Et le museau amusé au baiser enjôleur décidant l'embrassé à des noces éternelles. Soit se laisser étreindre par la peluche d'antan, et se laisser éteindre, laissé blessé, dépeindre l'haleine ruche dans ton. En tout cas il n'a rien à envier à celui des Pyrénées.

Vient poindre le soleil enfin et je me rends à grandes enjambés chez *Sabine* à l'épicerie,

« *le dépanneur* » dans la bouche des gens d'ici.

« – Bonjour Sabine.

– Salut. Tu as l'air...

– Inquiet oui je sais. Une bête rôde la nuit autour de chez moi, tu sais si l'Ours ou le Grizzli s'approche des habitations par ici ?

– C'est rare mais ça peut arriver. Tu es sûr d... ?

– Pas exactement.

– Dans le doute.

– Quand il y a un doute il n'y a pas de doute m'a-t-on appris. Donne-moi deux boîtes de cartouches Brenneke, en calibre 12 s'il te plaît.

– Tu as toujours ta licence ?

– Oui. Tiens.

– D'accord.

– Merci. Je te dois...

– On verra ça plus tard, mets-les dans ton manteau le Major vient de se garer.

– Ok. Merci à plus. »

À peine le temps de me retourner que le Major franchit la porte. Le visage marqué, certainement par la boisson, le dos rond et large, il plonge ses yeux plissés dans les miens à notre croisement. Cette seconde se pétrifie dans mon esprit tandis que je m'éloigne. Comme souvent dans ces moments figés dans ma mémoire, j'en fais abstraction et l'arrêt sur image se dissipe. Et ce au profit de la lettre, mon humble et non moins monumentale littérature, celle-ci ancrée pour les siècles des siècles, puissent les profanes en étudier le sens et la profondeur. Ainsi soit-il !

Bref. Manger, boire, dormir, déféquer, écrire, ne manquer une émission média ou politique et se laisser aller aux plaisirs solitaires. Une journée bien remplie et commune à toutes les autres. Exil mon amour, « *Bannir le ciel et tous les vents naissants, ne plus inhaler jusqu'à l'air même, proscrire l'éternel et l'évanescent, reclus, isolé où le tourment sermonne...* ». Ce jour, qui se finira dans les limbes inéluctables d'un sommeil réparateur.

NAÏADE

Nuit comblée, fruit tombé, pluie trombée

Méduse Gorgone tue, étourdit les rives

Puits Rabelais, suie flambée, cri tremblé

Médise ou ordonne, tu engourdis mes rêves

Que passe chalut et t'engeôle

Prions d'avenir te dérobe le Goéland

Rascasse berlue toi Civelle

Crions, agonir sous ta robe, beaux et grands

Mon carnet jonchant le parquet, le crayon à la main, je bondis de mon sommeil. Le craquement d'une branche appelant ma crainte et mon arme à feu. Déjà chargée de la veille, dressée dans le recoin je l'attrape et longe le mur, lumières éteintes, jusqu'à la sortie. Je commence ma course, à sa poursuite, claquettes aux pieds, la Lune des moissons pour unique compagne.

« Il est coriace l'animal ! », seules son ombre et la lourdeur de sa marche me guident. Enclouée sur la droite par un monticule de pierres, stoppée par la berge, l'ombre de la bête se fixe.

L'épaulée se fait évidente et je tire. Touché ! Mon index glisse sur la première gâchette sans aucune hésitation. Encore touché ! Délicat objectif après un tel parcours escarpé et obscur. De toute sa masse, la bête bascule dans le *Spirit* faisant s'envoler une nuée d'oiseaux effrayés. Malgré de longues minutes de recherches je ne retrouve pas la dépouille de mon trophée et abandonne à son sort le curieux, me promettant d'aller prévenir l'Agent de conservation de la faune dès l'aube.

Après un bon litre de café et m'être parfumé au tabac à rouler, premiers rayons à fleur de terre, décidé à sortir, l'on frappe à la porte. C'est une femme brune, cheveux au carré, chapeauté de mèches coûtant trois jours de salaire, elle est tout habillée de noir. Époumonée et hagarde elle entre sans invitation. Elle se présente comme l'épouse du major. Je m'éloigne quelque peu rebuté par la forte odeur d'alcool qui émane de ses paroles. Paroles à demi injurieuses et semi-accusatrices précisant que son époux n'est pas revenu de sa balade nocturne. Ensuite elle marmonne et laisse échapper des lexies : « *Grants... Liquide... John...* ». Incompréhensible ! Elle doit parler de Whisky, elle est saoule. Elle manque de s'effondrer, je la rattrape, elle pleure, elle sourit, s'affole, se redresse... et... m'embrasse à pleine bouche, remontant derrière mon cervelet avec ses ongles. Car des années d'abstinence et la dame sous influence je la retourne face au chevron qui fait office de colonne. Sa main droite appuyée sur celle-ci, l'autre me repoussant à peine, je lui déboutonne le jeans, qui plonge sur ses chevilles, et baisse sa culotte de mère au foyer. Toute retenue oubliée, elle mugit au passage de mon désir et réclame qu'il se fasse féroce. Je m'exécute. Ses hanches fécondes solidement enserrées elle se ploie sous mes coups de reins. Soudainement, au mépris de ses gémissements de plaisir, elle se refuse et essaye de me repousser. Je lui arrache le chemisier, me saisit de son sein gauche avec la main droite et l'entoure au niveau de l'abdomen avec mon autre bras. Elle crie à nul ne peut l'entendre et me supplie de cesser. Excité par la résistance je me déverse entre ses cuisses et la laisse esquisser un semblant de fuite en se rhabillant.

Un froid funeste me parcourt l'échine. Je mets un rondin au feu, serait-il semblable au bois de justice. Passif, morne, blême, indifférent à l'infortune je me programme un mémoire sur les bords du lac. Je passe une tenue plus appropriée pour l'extérieur, la nuque au gré du vent mais des mitaines et une parka. Je m'assieds sur un petit bout de carton et m'abandonne à ma nature :

Les épinettes vacillent, l'écureuil gris se détourne et s'en va par les sommets, l'érable saigne de sève, migrante la grue abandonnant les eaux... Eau glacée et stagnante... mais qui subitement

dessine des ondées, provoquées par une silhouette qui vient de la gauche. Flottant sur la surface, ses bras déployés et les jambes serrées, le visage vers le fond. Il porte des stigmates sur chaque omoplate, comme pour présenter au ciel les ailes qui lui auraient été arrachées. Lui qui voulait regarder les tréfonds de l'esprit... bien qu'il regarde.